

La Suisse inconnue

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

peintes avec vérité que dans les poèmes de la langue romane, et quiconque veut mettre en scène des personnages de cette époque doit étudier avec soin ces précieux documents de la vieille poésie française.

Les poèmes et les romans du moyen-âge, quelle que soit leur valeur littéraire, ont le mérite d'avoir entretenu dans la nation française l'esprit chevaleresque. L'institution de la chevalerie, qui intervint entre l'oppresser et l'opprimé, pour suppléer à l'impuissance ou à l'absence des lois, trouva dans les poètes ses plus puissants auxiliaires. C'est par eux qu'elle répandit ce mépris des dangers, cette élévation d'âme et cette passion de gloire qui font les héros ; c'est par eux que le chevalier discourtois apprit à trembler devant la dame qu'il avait offensée, que le vassal cessa de craindre la tyrannie de son suzerain, que la veuve et l'orphelin trouvèrent contre l'oppression des protecteurs inconnus.

L. M.

La Suisse inconnue.

Tel est le titre du dernier ouvrage de M. Victor Tissot, que nous venons de lire avec le plus vif intérêt. Nous possédons de nombreuses publications sur la Suisse, mais, — empressons-nous de le dire, — aucune ne nous a paru aussi riche en renseignements de toute sorte, aussi exacte et aussi bien écrite. Œuvre d'un enfant du pays, d'un admirateur de nos Alpes, d'un touriste infatigable et d'un observateur persévérant, ce livre captive dès le début par une lecture tout particulièrement attrayante et variée. Tableaux de la nature pleins de vérité, de fraîcheur et de poésie ; traits de mœurs pris sur le vif ; scènes de la vie pastorale et champêtre ; anecdotes piquantes, souvenirs historiques, tout y est décrit avec une étonnante souplesse, un brio entraînant. Aussi passe-t-on de récit en récit, et de page en page, avec les impressions les plus diverses et les plus agréables.

Les pages que l'auteur a consacrées à la Gruyère, cette superbe vallée qu'il paraît affectionner tout particulièrement, sont vraiment remarquables. « Jamais, dit un journal de Fribourg, nos montagnes gruyériennes, avec leurs contours moelleux et leurs pâturages idylliques, qui dressent leur vert tapis à côté des parois granitiques du Moléson, jamais ces opulents aspects du plus beau de nos districts n'ont eu à leur service une palette aussi brillante. »

En résumé, le livre de M. Tissot est une vraie mine de choses intéressantes, une mine féconde où l'on peut puiser abondamment, et dont nous recommandons la lecture à tous les amis de la Suisse.

Citons entr'autres cette page amusante sur les touristes des bords du lac des Quatre-Cantons, avant l'ouverture du Gothard :

« Autrefois, avant la trouée du Gothard, quelle animation autour de Fluelen ! Et cette route d'Altorf, qu'elle était bruyante et gaie.

Des cabriolets trimbalés du fond de l'Italie, de vieilles calèches de prélats, capitonnées de velours violet, mangé des mites et passé au bleu pâle, des paniers surmontés d'un dais de toile aux franges

rouges, des chars à bancs, des chaises assises de côté, des phaétons n'ayant rien d'olympien que le nom, des centaines de voitures et de berlingots de tout âge, de tous pays, de toutes formes, étaient massées devant le débarcadère, comme une vaste exposition de carrosserie, au milieu de laquelle trônait la diligence fédérale, peinte en jaune-serin, chargée d'une montagne de bagages, recouverte d'un tablier de cuir, attelée des ses cinq chevaux blancs, conduits par un postillon en grande tenue.

Les touristes, guettés comme une proie par toute la bande avide des cochers, des porteurs, des guides, étaient harcelés, saisis, happés, tirillés, écartelés ; et dans la chaleur de la bataille, ils perdaient leurs chapeaux, leurs cannes, leur femme ; on enlevait leurs enfants qu'on jetait en prisonniers et en ôtage sur les voitures.

C'était une confusion de cris, de jurons dans toutes les langues, de *Per Bacco*, de *Sacrement*, un tumulte indescriptible qui ne s'apaisait que lorsque tous ces véhicules entassés au bord du lac s'ébranlaient et partaient avec un sourd trimblement de vieille ferraille, et fuyaient comme dans une retraite, sous les coups de fouet stridents des cochers.

Alors, que de scènes amusantes se passaient ! Une grosse dame essoufflée, rouge comme une écrevisse, son châle trainant derrière elle, en drap de lit, portant sur ses bras, recourbés en anse de cruche deux gros paquets, courait après son chien. Un monsieur, déjà en voiture, criait au cocher d'arrêter : il avait oublié sa femme ! Une belle-mère faisait des signes de détresse à un *returino*, qui filait sans elle avec sa fille et son gendre. Une Anglaise en papillotes, un manuel de conversation en main, disait au cocher qu'elle avait arrêté : « Attendez-vô. Jé veux avoir le *times* de prendre oune tasse de thé avec de la rhoume dedans. » Et puis il y avait Bompard, le fameux Bompard de Tarascon, l'ami de Tartarin, qui racontait à des Suissesses de Lucerne l'histoire de Guillaume-Tell, le tir de la pomme, la fuite sur le lac, le guet-apens tragique du chemin creux. Et, au milieu de cette foule remuante, grouillante et bourdonnante, circulaient les portiers d'hôtels débitant leur boniment, les petites paysannes en jupes courtes et en bas blancs, offrant des edelweiss, des bouquets de rhododendrons, des étuis à aiguilles sculptés, des cristaux de roche, des manches de plume avec un ours au bout qui fait la culbute. »

Et ailleurs, écoutez l'auteur de la *Suisse inconnue*, regrettant de voir l'œuvre de l'homme gâter les beautés de la nature :

« Nous voici à Witznau, la gare du Righi. En 1869, trois ingénieurs débarquèrent dans ce petit village perdu, et grim pant le long des rampes rocheuses, escaladant les parois verticales, ils mesurèrent et toisèrent la montagne du haut en bas. Un an plus tard, une locomotive montait par où ils avaient passé, et l'on vit cette merveille d'un chemin de fer luttant d'agilité avec les chamois et allant promener le public à travers les précipices jusqu'à une hauteur de 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

J'admire l'œuvre de l'homme, mais je regrette

l'œuvre de la nature ainsi gâtée et défigurée. Le Righi avec ses chemins de fer — car l'avidité du gain a fait naître d'autres lignes — le Righi me fait aujourd'hui l'effet d'une fausse montagne, d'une montagne postiche, construite par des entrepreneurs et des actionnaires, d'une montagne de foire sur laquelle on monte pour cinquante centimes.

On ne saura jamais tout ce que les ingénieurs ont fait de mal à la Suisse.

Y a-t-il quelque part un point de vue qui attire les touristes, une cime que les grimpeurs mettent à la mode; aussitôt la montagne est violée, déchirée; on la dépouille de ses belles forêts, on accroche à ses flancs ouverts et saignants des rails de fer, et on vous transporte là-haut comme un colis? Plus de halte sous les arbres, au bord du chemin, plus de fleurs cueillies comme un trophée dans la rudesse escarpée des pentes, plus de joyeuse arrivée à l'auberge rustique, cachée sous les sapins, — mais tout le long de la voie, des chefs de gare échelonnés en poteaux télégraphiques, des contrôleurs de billets, des stations avec des barrières et des hôtels sans style, sans cachet, d'une stupidité de caserne. »

La Grande-Chartreuse.

II

Nous entrons; devant nous une longue galerie éclairée par quelques lampes et par les rayons blafards de la lune, s'étend comme à l'infini: c'est le cloître. Nous montons quelques marches à gauche, et le frère portier nous introduit dans une vaste salle, où se trouvent déjà des voyageurs ou des pèlerins.

Le portier nous quitte après nous avoir remis entre les mains du frère hôtelier Gérésyme, qui nous reçoit avec la plus franche cordialité.

Si les pères sont muets, le frère Gérésyme se rattrape, lui, du silence des autres; il vous interroge sur ce que vous voulez faire, si vous avez mangé, si vous voulez coucher en cellule ou en dortoir, si vous voulez assister aux offices de la nuit, etc. Selon vos réponses, il donne ses ordres à des domestiques apprentis-frères, qui vous mènent au réfectoire, où l'on vous sert un repas de cénobite: fruits secs, fromages, vin léger, et, par-dessus le tout, un verre de chartreuse.

Le repas terminé, on vous mène à votre cellule. A onze heures, une voix se fait entendre, c'est un frère qui vous appelle aux matines; vous vous levez à la hâte et l'on vous conduit, à travers des couloirs faiblement éclairés, jusqu'à la tribune réservée aux voyageurs. Cette tribune domine le chœur; de là vous pouvez assister à un spectacle des plus saisissants.

Aucune lumière ne brille, sauf la lampe du sanctuaire.

Soudain, au son des cloches qui résonnent dans cette nuit silencieuse, on voit apparaître des ombres fugitives, blanches comme des fantômes; les ombres portent une lumière, elles vont se placer dans les stalles qui courent le long des murailles froides; les lumières disparaissent, tout rentre dans l'obscurité.

Tout à coup une voix grave entonne une antienne sur un rythme lent et monotone, sans harmonie, plaintif comme une voix du purgatoire; c'est un purgatoire, en effet, que ce lieu où des hommes qui n'appartiennent plus à la terre souffrent, pleurent et prient.

La voix des moines reprend les versets des psaumes.

« *Miserere mei, Deus...* »

Bientôt un silence profond envahit le temple; les voix s'arrêtent, les fantômes se sont jetés à terre, allongés,

derrière leur prie-Dieu; puis un bruit de sandales sur la boiserie: on se relève, et les chants reprennent.

Cette cérémonie dure deux heures.

Quand l'office est terminé, chacun retourne à sa cellule pour prendre quelques heures de repos jusqu'au moment d'assister à la messe.

La vie spirituelle du cloître est dure, pénible, fatigante; outre l'office de la nuit, les pères ont des psaumes, des prières à réciter dans leur réduit.

Entre temps, par esprit de mortification, à part les heures de méditations, ils s'occupent de travaux manuels; presque tout le mobilier du couvent sort de leurs mains. Une heure de récréation leur est accordée chaque jour. Le mercredi, ils font une longue promenade en commun dans les environs du monastère.

Quant à la vie matérielle, voici comment elle est réglée:

Depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, ils ne font qu'un seul repas avec une collation le soir, composée d'un peu de pain et de vin. Les jours d'abstinence, ils ne font qu'un seul repas composé de pain et d'eau.

Les repas ordinaires sont composés d'une soupe, d'un peu de poisson ou d'un morceau d'omelette, d'un plat de légumes, un morceau de fromage ou quelques fruits de la saison.

Ils mangent toujours seuls dans leur cellule, où on leur sert leurs aliments par un guichet, excepté le dimanche et les jours de fêtes, où ils mangent au réfectoire; cependant, ces jours-là, chacun a sa portion comme s'il était seul, et l'on garde un silence absolu. Jamais ils ne font gras, même en cas de maladie. Les seuls bouillons qu'on puisse donner aux malades sont des bouillons de grenouille ou de poisson. Pendant tout le carême, ils ne mangent non plus ni œufs ni beurre frais.

Malgré ces privations et ces fatigues, les religieux se portent à merveille, sauf quelques maux de gorge pendant l'hiver; ce qui se conçoit aisément, car, au mois d'août, les nuits sont très fraîches, et, à partir du mois d'octobre, les routes sont impraticables à cause de la neige qui fait son apparition, de sorte que les voyageurs ne font plus au monastère que de rares visites; encore est-il dangereux de se hasarder dans les montagnes pendant cette saison.

Le monastère est situé à 980 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa situation est des plus favorables; l'air qu'on y respire est des plus purs; cela explique un peu l'état de bonne santé qui règne parmi les religieux.

L'ordre fut fondé en 1084 par saint Bruno, qui se retira dans le désert avec dix compagnons qui s'étaient joints à lui, et dont l'histoire a conservé les noms; ce sont Lauduin, Etienne de Bourg, Etienne de Die, Hugues dit le chapelain, André et Guérin.

Saint Hugues, alors évêque de Grenoble, leur indiqua, au milieu des montagnes de la Chartreuse, « un désert affreux, un repaire de bêtes féroces, environné de forêts immenses et de hautes montagnes couvertes de neige une partie de l'année. »

Rien n'effraya les pieux cénobites; ils se dirigèrent vers ce lieu de désolation en suivant un sentier tracé par les bestiaux qu'on menait paître dans les prairies qui entourent aujourd'hui le monastère. Ils s'arrêtèrent dans une petite clairière entourée d'énormes sapins. Plus tard saint Hugues obtint pour le nouvel ordre, la propriété du désert, où les religieux avaient établi leur demeure, composée seulement de huttes en bois, qu'ils construisirent auprès d'une fontaine. On voit aujourd'hui sur l'emplacement de ces cabanes une petite chapelle dédiée à la sainte Vierge; non loin de là se trouve la chapelle Saint-Bruno, placée sur une petite éminence.